

LE PALAIS MYSTÉRIEUX

I

Au loin, derrière Mexico, le soleil descendait la pente de l'horizon. La brise de mai, forte, agitait le feuillage des arbres du parc impérial ; et, devant la résidence princière, piétons et cavaliers passaient par groupes, tournaient la tête vers un attelage de mules enrubbannées arrêté au milieu de la cour pavée de marbre. Un strident coup de trompette annonçait bientôt l'ouverture des portes ; peu après, un homme de trente ans, vêtu de soie, portant au baudrier une épée enrichie de diamants, descendait les degrés du perron.

Le chambellan et l'aide de camp, graves personnages, le suivaient. A son ordre, le cocher des mules leur faisait frapchir la grille. L'escorte formée derrière, l'empereur Théli put monter. Mais lui à peine assis au fond du carrosse de grand gala, son attention fut attirée par un cri rauque.

L'aide de camp cherchait à écarter une vieille femme bien habillée, et qui, la tête chauve, lépreuse, les membres à demi-estropiés, se traînait vers le souverain. Il ordonna :

— Laissez-la venir !

Se tortillant comme un reptile, la vieille femme monta au blanc marche-pied de la voiture ; et, sans y avoir été invitée, elle prit la main gauche de l'empereur.

— Sorcière, quel est ton oracle aujourd'hui ?

Une grimace tordit la bouche du monstre.

— Je ne dirai rien... rien...

— Pourquoi ?

— Mes révélations me conduiraient à la potence, tout droit.

Et elle retomba sur le pavé, son misérable corps tout tordu, décidée à battre en retraite.

— Viens ! Je t'ordonne de parler ! Et tu ne seras point pendue, ni inquiétée.

Revenue au marche-pied, elle balbutia lentement :
— Avant que huit jours se soient écoulés, l'empereur aura péri, étouffé au fond d'un palais mystérieux.

Théli, incrédule, lui jeta une pièce de monnaie ; il riait, disait :

— Tu divagues.

Elle étendit la main vers l'est.

— Le danger arrive au galop ; prenez garde ! Il n'épargne personne...

Pendant qu'elle s'éloignait, l'empereur commandait au postillon :

— Pars ! Brûle la route. J'ai hâte d'arriver !

II

Les mules s'élançèrent au galop.

L'empereur regardait les arbres et les récoltes qui semblaient fuir. Autour des roues dorées du véhicule et sous les pas des coursiers, la poussière s'élevait. D'un timbre sec, mais sonore, les fers des chevaux de l'escorte battaient les cailloux.

Le soleil avait disparu dans son lit de pourpre ; la brise augmentait, et avant que ne s'éteignît la dernière lueur du crépuscule, le carrosse s'arrêtait à la grille du château d'Omt, ordinaire résidence d'été du roi des Morelas.

Le roi Barberos et sa fille Martha s'étaient portés à la rencontre du souverain qu'ils saluèrent très bas. Martha allait être fiancée à Théli, ce soir-là.

La blanche demeure du roi était bâtie au milieu d'un grand parc. A la nuit tombée, elle s'étoilait de points lumineux jaillis des fenêtres. Et tous les arbres des principales allées avaient été chargés de lanternes aux couleurs multicolores, ce qui faisait un *giorno* splendide.

Théli, descendu de carrosse, marcha sur des tapis de roses. Les musiques cachées au fond des bosquets jouaient de troublantes mélodies. Cinquante jeunes filles, vêtues de blanc, précédaient l'empereur qui tenait dans sa large main la main frêle de Martha, Martha couronnée de fleurs, l'indicible joie d'amour au fond du cœur.

Ils gravirent le perron du château au milieu des vivats. Et, dans la salle d'honneur, quand ils s'arrêtèrent sous les lumières crues des cires rouges, la jeune fille laissa tomber le voile serré à son front.

Avec des yeux noirs, le nez droit et fin, le teint coloré, la bouche rose, la taille admirable, immobile, elle figurait une statue de Praxitèle qui attirait l'attention d'une galerie composée de princes et de nobles cavaliers.

Barberos éleva la voix :

— Le grand empereur Théli fait à notre royale maison l'honneur de lui offrir une alliance ; ne pouvions-nous mieux agir que de lui accorder la main de Martha, notre unique héritière. Joyeux seigneurs et amies de ma fille bien-aimée, les fêtes des fiançailles vont commencer.

L'empereur mit un baiser au front de la jeune fille. Martha tressaillit. Et, par ordre de préséance, les gens de la cour allaient présenter leurs compliments, quand la porte de la salle brusquement poussée livra passage à un homme couvert de poussière.

III

Le courrier s'écria :

— Malédiction ! Les chasseurs de Fernand Cortez sont près d'ici... Fuyez ! si vous ne voulez pas être pris, livrés aux derniers supplices !

A cette nouvelle annonce du danger, tous les visages pâlirent. Théli vit Martha défaillante tomber dans les bras de son père. L'empereur mit la main sur la garde de son épée.

Barberos le vint supplier :

— Sire, je vais résister à l'ennemi avec mes gens et les soldats de votre escorte ; mais quittez cette demeure, protégez la fuite de Martha, le plus précieux trésor que j'aie au monde.

— C'est une prière ?... J'aurais préféré combattre...

— C'est une prière, sire. A vous seul, je dois confier ma fille. Gagnez avec elle le refuge des rois aztèques où, la bataille perdue, car je prévois une défaite, je rejoindrai...

La jeune fille, tremblante, sollicita le secours du prince.

Déjà la salle était vide. Sur l'ordre du roi, des chevaux sellés furent amenés devant le perron. Il n'y avait pas un instant à perdre. Une femme de charge couvrit Martha d'un grand manteau, la chaussa de brodequins éperonnés, remplaça la couronne de roses par une toque de plumes. Son fiancé la mit en selle et, sous l'éperon, les coursiers bondirent au milieu de l'avenue.

— A bientôt, mes enfants ! cria le roi.

— A bientôt ! répondit l'empereur qui s'éloignait à regret.

Des coups de feu retentirent au milieu de cette nuit splendidement étoilée ; une grande flamme, horrible à voir, raya un moment le ciel ; des cris de blessés s'élevèrent pendant que, sous les fugitifs, le sol semblait se dérober et ils allaient, échevelés, courbés sur la crinière des coursiers, perdant haleine dans la vitesse.

A l'horizon, la lune monta devant eux.

Après une course de deux heures, les toits d'un

village indien se dessinèrent ; et des feux brillaient à travers les cloisons.

— N'est-ce pas le lieu où nous devons nous arrêter ? demanda la jeune fille.

— Non ; mais avant l'aube, nous serons en sûreté...

— Sire, j'ai peur sur cette route.

Il la rassura.

Dans un chemin nouvellement tracé, leurs chevaux galopèrent jusqu'à Guernavaca, la capitale des états du roi Barberos. Les portes étant fermées, ils durent longer les murailles et descendre au fond d'une vallée à l'aspect sauvage, entre des bananiers et des cocotiers rabougris...

IV

Ils se trouvaient au milieu des terres jaunes, au pied du palais antique des rois aztèques, vaste agglomération de rochers, aux immenses galeries longtemps fermées dont un vaillant explorateur français, Jules Claine, a forcé l'entrée il y a dix ans.

Ce palais mystérieux, digne de figurer parmi les merveilles des *Mille et une Nuits*, est appelé, par les Mexicains, grotte de Cocahnamilpra. Les Indiens le croient un enfer plein de diables ; ainsi, ses décors ont dû échapper à des mains dévastatrices, ses tombeaux ont été respectés.

Arrêté, Théli prend une torche de lin suspendue à sa selle, l'allume, et, ayant aidé Martha à descendre de cheval, il l'entraîne par un dédale, franchit le torrent qui coule au fond de la première grotte, sur un pont de granit. Ils entendent le bruit du ruisseau rapide à travers les rochers, ils voient la voûte du ciel, encore ; de là, ils gagnent la salle des gardes ornée de grandes colonnes. Un chien énorme, accroupi, semble y veiller, attendre les maîtres disparus.

Martha frissonne, Elle entend une voix bien timbrée et douce.

— Nous sommes seuls dans ces lieux... J'ai une épée pour vous défendre.

Ces paroles encourageait la jeune fille.

La salle du trône, où ils pénétrèrent éblouit les yeux de la fiancée.

Entre les murs tout blancs, sous la voûte très haute formée de stalactites transparentes et artistiquement coulées, deux grands sièges en marbre aux dossiers épais et aux bras arrondis, étaient placés au-dessous d'un vaste baldaquin. Autour, cent tabourets, taillés en plein roc, avaient dû, vingt siècles auparavant, servir de sièges aux courtisans des rois aztèques. Une draperie de glace bleuâtre ornait les angles des murs ; et, à chaque pas, le pavé d'onix rendait un son grave que répétaient des échos, de loin en loin.

— Ici, nous attendrons le roi votre père.

Le prince alluma les torches de résine fixées sur des consoles. Mille facettes resplendirent aux lueurs.

Un passage s'ouvrait devant les jeunes gens.

— Venez, ma belle fiancée...

Ils portèrent leurs pas à la salle des tombeaux. Là, d'immenses formations d'aspect sépulcral sont rangées, en double ligne, au pied des murs poussieux. Est-ce le temps, est-ce la main des hommes qui a tracé, au-dessus, une écriture bizarre ? A qui l'œuvre des larmes et ces feuilles de cyprès dessinées aux fûts des colonnes ?

Un étroit couloir conduit de la salle des tombeaux à la salle des palmiers. La pièce, rectangulaire, sert de champs à cinq cents arbres qui, énormes, pétrifiés, montent jusqu'à des nuages de stalactite, décors de ciel orangeux.

On voit à la suite : la salle des orgues, à ciel ouvert, où le vent vient jouer sur des clavecins de stalagmites. Le salon du désordre aux colonnes tordues, aux murailles lézardées, dont le sol crevassé, et la voûte à demi éventrée menacent le visiteur d'un ensevelissement.

Théli conduisait Martha éblouie dans ces lieux étranges.

Un bruit de pas les ramena à la salle du trône ; le roi Barberos, vaincu, arrivait peut-être ? Leur appel resta sans réponse ; ils résolurent d'attendre.

La fatigue leur pesait.

Martha reçut au front le chaste baiser du prince, avant de s'asseoir au fond du grand siège royal ; et